

pris mon costume en gage et, si ma mémoire ne me joue pas des tours, on m'en a donnée trois roubles et demi. Avec ces sous on me donna une quittance. En ces temps là, comme à Petersbourg, la quittance était établie au nom du porteur. Ma joie était démesurée.

La première chose que je fis fut d'aller au трактир et de commander une portion de битков avec des pommes sautées. Comme ils étaient bons et pleins d'aromates ! Leur apparence et leur goût me reviennent parfois à l'esprit jusqu'à maintenant. Je suis resté dans le bistro près de trois heures, ce qui a eu l'effet d'énerver les serveuses : est-ce que je paierai pour les croquettes ou est-ce que je m'éclipserai ? À la nuit tombante, je suis retourné à la gare retrouver mon couchage devenu habituel. Le lendemain je prenais le chemin du retour.

Assis sur une position supérieure, j'observais comment se remplissait l'intérieur du wagon par une foule "rugissante". Les нары du bas et du haut se sont quasi immédiatement remplies, tandis que par la porte les gens grimpaient toujours. Finalement le wagon s'est totalement rempli les gens ont commencé à se serrer, sur et sous les couchettes en planches. On me proposa à moi aussi de me «rétrécir». Je me suis «rétréci» en laissant de la place à mes pieds à une bonne femme d'une cinquantaine d'année, rougeaude suite à la bousculade. Elle était démesurément grosse et visiblement d'un poids du même acabit. Il y avait finalement tant de passagers que l'air commençait à manquer. Ma grosse se sentait mal, à la limite de s'évanouir, et là je lui ai proposé ma place près de la «fenêtre». Je n'ai bien sûr pas agi ainsi par respect pour son grand âge mais, autant le dire, par calcul. Ma générosité gagna le coeur de la dame et de son mari et je devinais qu'ainsi je me garantissais une source de nourriture pour toute la durée du trajet jusqu'à Petrograd, puisée de leurs énormes réserves de diverses viandes.

Je n'étais pas dans mon assiette. J'avais quitté Petrograd en fuyant, en essayant de partir le plus loin possible, et voilà qu'après une folle odyssée, je revenais d'une traite à Petrograd. L'idée de quitter le fourgon scintilla dans mon esprit quand, après six heures d'immobilité et de manoeuvres diverses, le wagon fut effectivement rattaché à un convoi en partance pour Petrograd. Mais mon instinct de survie prit le dessus. Je ne pouvais pas me défaire de la solution, même temporaire, à mes problèmes alimentaires. Je restait donc dans le fourgon. Voilà que je traverse à nouveau, mais dans le sens inverse, les villes de Kotel'nitch, Svetcha, Nikolo-Poloma... Oui, la gare de Nikolo-Poloma, où sont sorties deux jeunettes qui avaient servies au réconfort d'une quinzaine, voire d'une vingtaine de soldats pendant la nuit. Mais les événements avaient commencé à Galitch...

À la gare de Galitch, je m'étais glissé par la porte à peine entrouverte du fourgon et m'étais retrouvé en compagnie de soldats revenant du front. En fait, ils avaient occupé ce fourgon à Vologda et s'y sont installé confortablement, envoyant «к чертовой матери» tous ceux qui essayaient de d'y entrer, arguant qu'ils avaient à se reposer. Pour moi, ce fut plus simple. Je n'étais pas encombré de valise et la petite ouverture de vingt centimètres de la porte m'avait suffi pour m'y glisser. «Et comment qu'tu t'es retrouvé là, шкет?». «Ben m'sieur, j'suis pas là longtemps, j'vais juste jusqu'à Vologda... J'ai pas besoin de place, j'me contenterai d'être sous les planches». Malgré ma frayeur, je ne voulais pas pour autant quitter ce fourgon à moitié vide et il m'aurait été difficile d'entrer dans un autre wagon. Va savoir pourquoi, ils ne m'ont pas sorti du fourgon. Je me suis glissé dans un coin et me suis tenu tranquille, plus tard je me suis même endormi. Comme je l'ai ensuite compris, ils avaient déniché quelque part à Vologda